

rait au nord Montmorin, il aperçut, dans une grande allée de maronniers qui conduisait jusqu'au perron, la comtesse, toute seule, se promenant son ombrelle à la main.

Le cœur de l'adolescent se prit à battre avec violence, cependant il continua sa route vers elle, et elle vint à lui.

Madame Durand l'accueillit d'un sourire, un sourire charmant, qui eût occasionné un étourdissement au jeune M. Anacharsis-Charles de la Barillère.

— Bonjour, mon cousin, lui dit-elle.

— Bonjour, ma... bonjour... madame... balbutia-t-il en rougissant.

— Bon ! fit-elle en riant ; vous avez donc oublié que je vous ai prié hier de m'appeler "ma cousine."

— Non, madame...

— Encore !

— Non... ma cousine...

— Et d'où sortez-vous donc, monsieur le chasseur ?

— J'ai fait un tour dans les bois.

— M'apportez-vous un lièvre ? avez-vous tué quelque pauvre chevreuil ?

Jean rougit comme un écolier pris en faute.

La veille, il eût rapporté pour le moins un brocard sur ses épaules.

Mais la veille il n'était point amoureux. Et ce jour-là, sa distraction avait été telle qu'il n'avait pas même armé son fusil.

Un lièvre effronté avait roulé sous son pied sans courir aucun risque ; Soliman, qui était un peu *corniau*, avait lancé un chevreuil.

Le chevreuil, à cette heure, broutait paisiblement les jeunes pousses des baliveaux.

— Ah ! fit la comtesse d'un ton doucement railleur, vous revenez bredouille ! pauvre cousin... c'était bien la peine de partir avant le jour...

Jean rougissait et baissait les yeux.

— Mais, continua madame Durand, quittez votre fusil et donnez-moi le bras... oh ! le beau chien !

Soliman arrivait, le nez au vent, et il frétillait sa courte queue, en chien qui sent son mérite et réclame une caresse et des éloges.

Madame Durand se plut, avec une grâce enfantine, à flatter de sa main le superbe animal.

— Donnez-moi votre bras, reprit-elle, et montrez-moi les environs du château. Vous devez les connaître.

— J'ai été élevé dans le pays.

— Où cela ?

— Dans la maison de ma mère.

Jean rougit à ce nom.

— Et... où est-elle cette maison ? insista la comtesse, est-ce bien loin ?

— A un quart de lieue environ.

— Comment la nomme-t-on ?

— Le Val-Fourchu.

— Voilà un nom bien terrible...

Jean narra alors à la comtesse la légende diabolique qui avait fait donner à la vallée où se trouvait la ferme du bonhomme Guillaumier le nom de Val-Fourchu.

Allons voir la maison de votre enfance, lui dit-elle alors ; cette maison de votre mère ! ajouta-t-elle avec un accent de tristesse charmante qui émut le jeune homme. Elle devait être bien belle, votre mère, n'est-ce pas ? continua-t-elle en le regardant.

Le cœur de Jean battait à se rompre. Une larme lui vint aux yeux.

— Oui, murmura-t-il, bien belle, en effet, madame.

— J'aurais bien voulu la connaître, mon cousin, continua madame Durand avec bonté.

La comtesse avait deviné, en parlant ainsi, le secret du commandeur, et elle savait bien qu'elle n'avait point affaire à un bêtard. D'ailleurs, sa conversation avec Pandrille le lui avait laissé entendre.

— Venez, reprit-elle, allons voir le Val-Fourchu.

Le pauvre Jean croyait rêver.

La comtesse parlait de sa mère avec respect, elle qui pouvait lui dire : Je ne la connais pas ! je ne vous connais point pour mon parent...

Et elle demandait si sa mère était belle ? elle aurait voulu la voir...

Cette femme, aux yeux de Jean, devint un de ces anges devant lesquels il se faut mettre à genoux.

Elle s'appuya sur son bras et ils prirent le chemin du petit vallon.

Pendant le trajet, elle le questionna sur son père, sur sa vie des champs, sur ses exploits de chasseur, sur ses rêves...

Nous sommes forcé d'avouer que la seule teinte d'instruction que Jean eût reçue lui venait des leçons paternelles du chapelain de Montmorin.

Mais il avait lu beaucoup.

Il y avait au manoir une vieille salle remplie de bouquins poudreux, livres de sciences ou romans de chevalerie ensevés sous une vénérable couche de poussière, et Jean passait dans cette salle les pluvieuses journées d'automne et les neigeuses soirées d'hiver.

Donc, le jeune homme avait une teinte légère de toutes choses, il possédait un sens droit, un esprit pénétrant, et il répondit fort spirituellement à toutes les questions de la comtesse, émerveillée d'avoir un cousin si bien éduqué et d'une raison aussi supérieure, malgré ses apparences rustiques.

La veille, sous la veste de velours brun du chasseur, elle avait admiré l'Antinoüs, l'homme de la nature, beau, énergique et fort ; aujourd'hui elle reconnaissait l'homme intelligent, le naturel aristocratique, la fleur des serres chaudes poussée au grand soleil de l'indépendance et de la solitude.

Ils arrivèrent ainsi à la petite ferme du Val-Fourchu, — maison inhabitée depuis plusieurs années, mais dans l'intérieur de laquelle tout était demeuré intact.

La comtesse, alors, voulut tout savoir, toucher à tout, avoir l'explication de chaque chose.

Elle s'assit sur l'escabeau où Rose s'asseyait d'ordinaire.

Elle voulut voir le rosier qu'elle avait planté...

L'arbre au pied duquel elle s'asseyait durant les ardeurs du midi.

Elle se promena dans la modeste demeure, et baisa le crucifix encore appendu au chevet du lit de la défunte.

Elle examina avec une joie naïve les enluminures qui décoraient la chambre, y mettant le même recueillement que s'il se fût agi des toiles d'un grand maître. Puis elle se fit raconter par Jean mille détails insignifiants, mille riens qui, pour l'orphelin, avaient un prix infini.

Et plusieurs fois une larme roula de ses beaux yeux sur sa joue, au souvenir de cette humble paysanne inscrite sur le registre mortuaire de la paroisse sous le simple nom de Rose Guillaumier, et qui, cependant, aurait pu s'appeler avec orgueil madame de Montmorin.

Jean était ivre de bonheur...

Ce cœur vierge, cette nature puissante de jeunesse et de sève, écoutait, auprès du lit de mort de sa mère, cette femme qu'il aimait, et qui semblait faire de sa douleur sa propre douleur ; il l'écoutait avec cette joie innée et triste de ceux à qui l'on prodigue des consolations, et il se demandait s'il n'était pas en présence d'un véritable ange du ciel.

Avec ce tact de la femme d'esprit qui obéit toujours aux nobles impulsions du cœur, madame Durand arracha bientôt son jeune compagnon à ces pénibles souvenirs et elle le ramena à Montmorin.

C'est au moment où ils y arrivaient qu'ils rencontrèrent le commandant dans le parc.

La comtesse tendit alors sa belle main à Jean, le congédia d'un sourire et prit le bras de M. de Verteuil.

— Eh bien, dit le commandant, lorsque la comtesse et lui se furent éloignés de Jean,